

L'HOMME-DIEU OU LE SENS DE LA VIE (Essai) de Luc Ferry

Luc Ferry décrit dans son livre *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, (Grasset, Paris, 1996, 250p.), deux processus qui se croisent : l'humanisation du divin et la divinisation de l'humain. A travers ces quelques passages -qui rappellent certains points de l'oeuvre d'Édgar Morin (*Éthique*)-, on verra comment l'auteur plaide ici explicitement en faveur d'une réinterprétation humaniste de la religion chrétienne.

“L'humanisme moderne renoue ainsi, sans même se donner la peine d'avoir à y songer, avec un thème central du christianisme: l'amour est, par excellence, le sentiment qui anime, donne un souffle et une âme à la “structure personnelle du sens”. Revers de la médaille: le deuil n'est pas une simple souffrance psychique mais, entre toutes, l'épreuve du non-sens. Le monde devient vide, il ne parle plus, il ne *veut* plus rien dire –angoisse à laquelle les croyants ne peuvent échapper que par la position d'un sujet absolu. Dieu est Amour et, par bonheur, il est infini: il ne saurait mourir, le non-sens est à jamais banni (p.245) (...).

Ainsi nous ne cessons de poser des valeurs supérieures à l'existence : l'amour, la plus visible et la plus forte ... non seulement parce qu'elle s'incarne dans la relation à d'autres personnes, mais parce qu'elle anime tous les autres ordres : du droit à l'éthique en passant par l'art, la culture ou la science. On peut aimer un être humain, mais aussi la justice, la beauté ou la vérité. (...) S'il n'existait pas d'êtres ou de valeurs pour lesquels je sois en quelque façon prêt à risquer cette vie, je serais un pauvre homme. Ce serait avouer que je n'aime pas. L'humanisme transcendantal pose des valeurs au-delà de la vie, “hors du monde”. Ce sont dès lors des valeurs universelles qui sont appelées à relier, au lieu que les attachements singuliers risquent toujours, s'ils sont mal compris, de diviser : de la religion, l'humanisme transcendantal conserve donc l'esprit, l'idée d'un lien de communauté entre les hommes. Car la position des valeurs “hors du monde” qu'elles s'inspirent dans l'ordre de la science, de l'éthique ou de l'art... définit la communauté des personnes, au lieu que l'inscription des valeurs dans le monde les sépare(p.240). L'humanisme transcendantal est alors un humanisme abstrait (c'est le sens que lui donne la grande Déclaration).

Mais c'est aussi par la position des valeurs hors du monde que l'homme s'avère véritablement *homme*, distinct des mécanismes de l'univers naturel et animal auxquels les divers réductionnismes voudraient sans cesse le reconduire.

Le sacré se situe au coeur de l'humain lui-même et c'est en quoi l'humanisme transcendantal est un humanisme de l'homme-Dieu : si les hommes n'étaient pas en quelque façon des dieux, ils ne seraient pas non plus des hommes. Il faut supposer en eux quelque chose de sacré ou bien accepter de les réduire à l'animalité.

Transcendances mystérieuses, sacrées, qui nous relient parce qu'elles visent l'universel, mais aussi rapport à l'éternité, voire à l'immortalité. Envisager comme justifié, comme sensé de risquer sa vie pour un être ou pour des valeurs, c'est aussi si l'on y réfléchit, se rapporter à l'au-delà du temps. C'est poser, pour un être fini, conscient de sa mortalité, que quelque chose vaut plus que la vie et est, par là, au-dessus d'elle. (ibid.p.240)

Pour être visibles au sein de la conscience de chacun, ces transcendances n'en demeurent pas moins entourées d'un mystère que l'humanisme se doit d'assumer comme tel: sans ce mystère, ce ne sont pas seulement ces transcendances qui s'évanouiraient mais, en même temps qu'elles, l'humanité

de l'homme comme tel, réduit à une simple mécanique naturelle (ibid. p.239). (...) Ce qui transforme finalement l'homme en *personne*, c'est sa qualité d'être *libre*. L'humain se définit par sa liberté, car c'est cela qui donne sens à ses actes: si le Bien et le Mal ont un sens en effet, s'ils doivent, du moins, en avoir un, il faut que je suppose l'homme capable de choisir entre eux. Il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir a contrario: imaginons un être qui serait, tel un robot maléfique, infailliblement programmé pour tuer, sans avoir en lui la moindre possibilité d'effectuer un autre choix, il serait certes nuisible, mais point à proprement parler méchant, et l'on pourrait chercher à le détruire, mais non lui en vouloir pour des actions qu'il n'aurait pas, selon l'hypothèse même, pu éviter de commettre. N'étant pas doué de la qualité qui transforme en *personne*, ses actes n'auraient aucun sens (ce qui symbolise la voix métallique et l'oeil glauque dont l'affublent les films de science fiction). L'homme n'est homme que par sa liberté (...).

La transcendance s'inscrit dans l'immanence à la subjectivité humaine, dans l'espace d'un humanisme de l'homme-Dieu. Le christianisme est-il donc un humanisme? Sans doute (p.227), Mais si le divin n'est pas d'ordre matériel, si son "existence" n'est pas de l'espace et du temps, c'est bien dans le coeur des hommes qu'il faut désormais le situer et dans ces transcendants dont ils perçoivent, en eux-mêmes, qu'elles leur appartiennent et leur échappent à jamais.(p.247)."